

SALIM ELIE MATTA

CENDRES ET
RÊVES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042533915

Dépôt légal : août 2026

*À Astrid et Inès, mes deux princesses qui font tressaillir
mon cœur de la joie d'être père.
À Sandra, ma reine, auprès de qui l'Amour me rend chaque
instant, éternel en gratitude.
À mes grands-parents rentrés dans la lumière des Justes,
avec toute ma reconnaissance.
À mon père Élie, présent aux moments charnières de ma
vie, depuis son décès.
À Samira, Michèle, Audrey et Christian avec toute mon
affection.*

Chapitre 0

Introduction

Dans un monde où la paix durable a toujours été un mythe, une équation instable avec des paramètres changeants au gré de l'audace et de l'imagination fertile des « chefs », une guerre effroyable avait éclaté, entraînant des nuées de mal dans plusieurs pays.

Cette première guerre mondiale avait semé la terreur dans tous les logis.

Et ce n'était inédit que dans l'ampleur des conflits puisque le parcours de l'histoire humaine porte les empreintes indélébiles de l'avidité, du désir de pouvoir et des ambitions personnelles au détriment de celles de la collectivité.

La mort n'avait pas choisi de camp et utilisait sa faux pour récolter la vie, installant le froid dans les cœurs de ceux qui se sont livrés aux batailles et de ceux qui en ont été les victimes.

La liberté tentait d'ériger son fanion, mais les ordres militaires prenaient le dessus et abreuyaient de sang les rêves chimériques de choix échappant à tout contingentement, au bénéfice de plans machiavéliques et violents des commanditaires.

Les humains ont beau avoir des séquences génétiques singulières pour chaque personne, ils ont hélas, en général, parmi leurs dénominateurs communs, une hypocrisie, une fausseté et une violence aux formes variées. Malgré leur finitude terrestre, leur capacité d'aimer, de discerner le bien du mal et de rêver.

Vingt millions de morts et vingt et un millions de blessés ; et à chaque inventaire, près de la moitié était des civils.

La mort n'avait pas de préférence ni de parti pris ; elle sillonnait dans les champs, dans les logis, sur les terrains d'affronts, sous la pluie, dans le vent, en plein soleil comme en pleine nuit, pour jeter sur les corps épuisés ou déchiquetés, son noir manteau, ôtant la vue à ceux qui, des fois en quelques minutes, revoyaient se défiler toutes les séquences de leurs vies qu'ils emportaient avec eux, laissant tout au plus quelques perles de peur, de tristesse et de nostalgie non exprimée aux

êtres chers ; ceux-là restaient après eux, vacillant dans leurs émois, essayant de s'imaginer la fin des disparus, de les chercher dans leur présent lugubre, en arpentant pour certains les chemins de foi et en se jetant, pour d'autres, dans les abîmes du désespoir suicidaire.

Le goût âpre de la fin était dans tous les calices et chaque aube apportait pour les survivants un soulagement profond d'être encore en vie, bien que les événements n'incitassent pas à vivre ces horreurs, multipliées par les maladies et les épidémies comme la fièvre des tranchées, la typhoïde, la grippe, les bronchites.

Partie de l'Occident, cette guerre s'étendit jusqu'en Orient.

Là, comme si l'odeur de la poudre noire ne suffisait pas, la Grande Famine perse s'ajoutait à l'invasion des sauterelles au Liban, éclipsant le soleil du 13 avril au 30 juin 1915 et décimant une partie importante de la population en plus de toutes les plantations.

Cette même année, le Liban de la Bible, montagne au cœur du pays de Sham (prononcé en français Sem pour ensuite engendrer le qualificatif sémite mal utilisé au gré de lobbies et d'intérêts politiques par la suite) et de son fils Canaan, était encore à ses frontières historiques et traversait une période très critique.

Les Ottomans achevaient leur quatrième siècle d'occupation.

Cette Première Guerre Mondiale avait éclaté un peu partout sauf en Amérique.

L'occupation avait fait des ravages, notamment après l'arrivée de Jamal Pacha appelé Al Saffah (l'exterminateur) à Damas en novembre 1914. Il entreprit une série de mesures qui étaient affolantes pour la population libanaise : Réquisitions, confiscations de grains par la « Sublime porte », exécutions sommaires, déportations en Anatolie et occupation militaire de la Montagne ; pour couronner le tout, deux blocus, l'un maritime opéré par l'Entente du fait de l'Engagement de l'Empire ottoman auprès de l'Allemagne et l'autre terrestre de la Montagne en 1914 opéré par les Ottomans, finissent par anéantir l'exportation de la soie. Et avec elle, la santé économique du pays. Épaulés par une isolation médiatique et diplomatique, afin d'avoir les coudées franches sans avoir à subir de

nouveau une intervention militaire française comme celle du temps de Napoléon III.

Une réelle catastrophe sachant qu'une majorité absolue de la surface agricole libanaise était dédiée à la sériciculture, avec une absence totale d'autosuffisance alimentaire.

Le tout couronné par cette Grande Famine, causant la mort de plus d'un tiers de la population entre 1915 et 1918, l'exil du second tiers et la pauvreté du tiers restant.

Il était fréquent de voir des gens morts de faim aux bords des routes ; et le désir de survie poussait une partie des Libanais à prendre le large.

Non par respect d'une tradition transmise par leurs aïeux, premiers marins du monde, mais par dépit, avec un attachement à la vie bien plus robuste que la soumission au mieux à l'esclavage et au pire à la mort ; bien que quelquefois, la question de la hiérarchie de ces deux états pouvait se poser dans l'esprit de certains.

Certaines familles entières quittaient, alors que d'autres envoyaient la plupart de leurs enfants, en en laissant un ou deux pour s'acquitter des travaux avec eux et assurer la relève après.

Se retrouvant sans une partie d'eux-mêmes, mise sur l'embarcation de l'incertain et accompagnée de prières mêlées de sanglots et de tristesse. À la grâce de Dieu.

À cette époque, la proclamation du grand Liban n'avait pas encore eu lieu.

La gouvernance assurée par l'Émirat du Liban qui prit fin le 15 juillet 1840, au traité de Londres, avait cédé le pas à la Moutassarrifyat du mont Liban, le 9 juin 1861, instaurant un premier système communautaire. Après l'intervention de l'armée française, le 16 août 1860, en conformité avec le traité dit des Capitulations.

En 1890, l'émigration de chrétiens libanais avait débuté à destination du Brésil, de manière tellement dense, qu'à leur arrivée, ils étaient enregistrés au début comme « Turcs », amalgame généré par l'occupation.

C'est dans ce contexte lourd de tristesse, d'inquiétude et d'expérimentations d'injustices et de violences que dans un élan de survie, Abbas Kawakeb, jeune marié, se vit contraint

de taper à la porte de l'émigration, avec son épouse, Maryam Khadra.

Leur village, Kfar Ata, surplombant la route des épices, agonisait de famine, d'émigration et aussi de séquestration de jeunes pour les travaux forcés au service de l'Empire ottoman, la fameuse Soukhra.

Ils décidèrent de partir comme leurs prédécesseurs, dans l'espoir de trouver là-bas une terre propice à leur dessein de fonder une famille, dans une ambiance de paix et de liberté, leur assurant le minimum vital.

Surtout la liberté qui est une notion si chère pour les Libanais depuis leurs ancêtres les Cananéens appelés Phéniciens par les Grecs ; ce qui voulait dire les « Hommes pourpres » du fait de la couleur pourpre qu'ils découvrirent par extraction à partir d'un coquillage endémique, le Murex, qui se trouve en face des rivages de Tyr.

La teinture était destinée aux nobles et riches, car il fallait 12 000 murex pour obtenir 1,4 g de pigment.

Les récits reçus de cette nouvelle destination, pays grand exportateur, déjà à l'époque, de café, mentionnaient qu'il venait de mettre en place une politique protectionniste des Indiens indigènes avec un parcours d'éducation qui laissait entrevoir une ère de prospérité à venir.

C'est ainsi qu'instinctivement, comme il est d'usage de dire au Liban, quand l'incertain est évoqué, les gens « s'agrippent aux cordes du vent ». Autrement dit, n'ayant aucune maîtrise de la situation, la moindre information positive et pas forcément prouvée prend subitement une densité sur notre balance des options et notre imagination vient border une projection qui ne repose sur rien, si ce n'est la confiance en soi de pouvoir s'adapter pour vivre et persister.

Et pour croire en soi, le chemin est séquentiel ; il faut d'abord se connaître, s'accepter, s'aimer et ensuite mesurer les perspectives potentielles qui s'offrent ou que l'humain se taille dans la roche des incertitudes, pour avancer et ne pas stagner. Avec idéalement de l'amour pour l'autre humain, comme ferment de paix.

Leur départ fut douloureux du pays des mille et une fleurs, particulièrement généreux ce jour-là en senteurs. Comme pour creuser plus profondément le sillon de leur mémoire olfactive.

Traduisant ainsi le gémissement d'un Liban qui inviterait ses enfants à ne pas l'oublier. Comme une longue et intense étreinte d'un père à son enfant, dans l'espoir de rendre éternel le souvenir du moment. Tentative subjective de le retenir près de lui, en faisant le vœu d'un miracle qui puisse annuler son départ pour continuer à vivre ensemble. Une sorte d'égoïsme du moment, tout en sachant qu'il devra le laisser partir, par amour pour lui et l'espoir de le voir hors danger.

Gibran Khalil Gibran, l'écrivain et peintre libanais, n'avait-il pas écrit « Vos enfants ne sont pas vos enfants, ils sont fils et filles du désir de vie en lui-même » ?

Ces silences sont en général criants de déchirement et d'abnégation à la fois.

Quand les séparations sont forcées, l'impact sur l'esprit des gens est tel que toutes leurs vies en sont estampillées.

Au nom de quoi ? Il n'y avait pas vraiment le temps de réfléchir tant les difficultés resserraient l'étau autour même d'une survie devenue fragile et aléatoire, bien que le moment soit tremplin vers des interrogations d'ordre philosophique.

D'ailleurs, les gens sont souvent mis dans des conditions cauchemardesques, contre leur gré et abstraction faite de leur bien-être.

Et le temps de s'interroger a été long dans leur village, entre le travail dans les journées essayant tant bien que mal d'assurer leur survie et les veillées au coin du feu, parfois plus courtes que le temps que met la flamme pour transformer une bûche de certitudes en cendres de servitudes.

Ce genre de décisions s'accompagne toujours d'une spontanéité avortée par la posologie de la responsabilité et le traitement de l'analyse de toutes les projections possibles.

Assurer un avenir sans aucune certitude ou vivre au mieux le moment, ensemble, avec la certitude qu'un jour ou l'autre chacun ne fera plus partie de ce monde.

Un avenir inscrit dans une finitude certaine ou un présent gravé dans la certitude de la désolation, mais à la souffrance partagée ?

Leur attachement à leur terre était féroce, mais ils voulaient aussi une descendance qui puisse assurer, avec des moyens dont ils ont été privés, la transmission des valeurs et de la tradition, par le vecteur de l'éducation qu'ils comptaient leur

donner. Et puis eux aussi désiraient l'un pour l'autre, un quotidien serein et riche en belles promesses.

À présent qu'ils étaient en chemin pour le port, munis d'un maigre bagage fermé par une décision de quitter le navire identitaire pour le paquebot sécuritaire pour les générations suivantes, tout cela fusait dans leurs esprits.

Et pour rendre les choses encore plus dures, la fleur d'orange dansait un tango coquin avec les odeurs des citronniers ; et les fleurs des amandiers essayaient de rivaliser avec, par leur beauté ambassadrice de jours ensoleillés et de lendemains radieux malgré la situation tragique. Ultime effort de la nature pour convaincre le couple de rester dans leur village, malgré tout. Tout près d'elle.

C'est là que les gens qui partent deviennent plus sensibles à leur environnement que jamais.

Arrivés au port, ils sentirent un étrange mariage de parfums entre l'odeur des cordages et l'air de la mer, tirillés au milieu de cet espace, entre les larmes du cœur et l'appel de la liberté. Du moins ce qu'ils pensaient être ainsi justement qualifié.

Les porteurs de bagages se hâtaient, ruisselant de sueur, les contremaîtres criaient et les passagers montaient en file indienne sur la passerelle du paquebot. Ils étaient nombreux à avoir pris cette amère décision et cela curieusement, les rassurait un peu puisque l'épreuve allait être solidairement partagée par des personnes qui goûtaient à ce même quotidien qui servait dans l'assiette de la pauvreté un découragement cru, assaisonné de sanglots étouffés et d'espoirs bafoués.

Un peu plus loin, dans la mer, quelques barques étaient disséminées, dans lesquelles des pêcheurs tentaient de se consoler avec des prises de poissons plus ou moins substantielles. Marquant à leur façon les esprits par leur attachement à une vie qu'ils voulaient défiante de toute horreur. Malmenés en alternance par des vagues de nostalgie et des houles de soldats qui venaient de temps à autre s'emparer des fruits de la pêche, prenant les poissons et leur laissant les arêtes de la colère et de l'anéantissement.

Au bord de l'eau, des marins réparaient leurs filets alors que d'autres, un peu plus loin, nettoyaient les coques d'autres barques avant de regagner l'eau pour des pêches non moins certaines ; dans des eaux suffisamment éloignées du rivage

pour trouver du poisson et pas assez lointaines pour tourner le dos au pays meurtri.

Leur périple allait se faire sur l'Amazone, construit en 1903 et appartenant à la Flotte de la Compagnie des Messageries maritimes. En montant sur la passerelle, ils avaient la sensation d'escalader une montagne très abrupte, tant leurs pas étaient pesants, lourds d'amertume et de culpabilisation, bien que fuyant une souffrance atroce. Surtout ne sachant pas, à ce moment précis, s'ils allaient revenir un jour ou pas. Ni ce qu'ils allaient réellement trouver, sous d'autres cieux.

Deux heures après, une fois tout chargé à bord, un coup de sirène prolongé indiquait le largage des amarres et la lente procession qui mettait pour eux le Liban, à portée de cœur.

Maryam ne put retenir ses larmes chaudes, silencieuses et Abbas l'enlaçait, après avoir rangé leur maigre bagage dans une cabine très étroite qui leur a été affectée. Ils étaient sur le pont, pour voir au maximum ce pays qui les a vus naître et s'unir.

Elle tournait le dos de douleur, pensant moins souffrir, mais quand le paquebot était sorti du port et que les voix mêlées sur la berge n'avaient plus d'échos que dans sa mémoire auditive, elle ne put s'empêcher de se retourner, s'agrippant à la rambarde, les yeux embués d'une amère douleur.

Elle quittait son pays, sa maison, ses rosiers sans savoir ce que la vie lui offrirait, entre les épines du doute et les fragrances d'un Nouveau Monde.

Une semaine plus tard, après des jours et des nuits à épouser de près les caprices des eaux salées, inquiets de connaître le même sort que celui du Titanic, inconfortablement installés en raison de leur maigre budget, ils furent débarqués à Rio, accueillis par les bras ouverts de la statue du Christ rédempteur, haute de 38 mètres et surplombant la ville.

Maryam avait consacré beaucoup de temps à la prière et Abbas avait essayé de discuter avec des personnes qui parlaient pour les mêmes raisons, essayant de trouver quelque information qui leur permettrait de bien amorcer leur séjour au Brésil.

Pour Maryam et Abbas, la foi chrétienne était leur lampe dans les ténèbres de la vie. Le Christ les accompagnait et le fait qu'il leur ouvrait ses bras à Rio leur fut un symbole chargé d'un suave baume pour le cœur.